

## CHAPITRE LXIII

# LA POÉSIE PARNASSIENNE

Les origines de la poésie parnassienne: Baudelaire. Banville. — Théories et caractères généraux. — Leconte de Lisle. Vie et œuvres. — Sa poésie. — Son art. — José Maria de Hérédia. — Sully Prudhomme. — François Coppée. — Autres poètes.

**LES ORIGINES DE LA POÉSIE PARNASSIENNE.** — Le Romantisme eut l'avantage, grâce au principe de liberté qui l'animait, de ne pas laisser comme l'époque classique, la génération suivante prisonnière de formules : l'art put se renouveler sans secousses.

1° **Baudelaire** (1821-1867). Charles Baudelaire a hérité de la génération romantique, avec la coquetterie du scandale, toutes les affres d'un « mal du siècle » exaspéré. Après des études brillantes à Paris et un voyage à l'île Maurice, il mena une vie de dandy besogneux, enlisé dans d'indignes amours, miné par la maladie et les stupéfiants jusqu'à une fin prématurée. Il n'avait eu de la gloire qu'un pâle sourire. Car, après ses débuts comme critique d'art (*Salon de 1845*, etc.), ses *Fleurs du Mal* (1857) lui valurent, à côté d'éloges des poètes, un procès et trois cents francs d'amende, et seules ses traductions d'Edgar Poë lui procurèrent quelques ressources (*Histoires extraordinaires*, 1856 ; *Nouvelles histoires extraordinaires*, 1857 ; *Histoires grotesques et sérieuses*, 1865).

a) *Les sens.* — Sa nature frémissante avait trop demandé à la vie. Ses sens, très subtils, réagissaient les uns sur les autres par de mystérieuses correspondances :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,  
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prai-  
[ries. (*Correspondances*.)

Aussi, tandis que, chez Hugo ou Gautier, le sens de la vue paraît prédominant, tous ont leur rôle dans la poésie de Baudelaire : toucher (*le Chat, les Chats*) ; odorat (*Parfum exotique, Chevelure, le Flacon*, cf G.E.F.I. p. 1583) ; goût (*L'âme du vin* et toute la série des *Vins*), ouïe (*Chant d'automne*, cf G.E.F.I. p. 1584), etc., et sont à la naissance du sentiment.

b) *La désespérance.* — Le surmenage nerveux a pour contre coup une lassitude morale. Le poète est rongé par un monstre, l'ennui (*Préface*) ; hanté par des visions :



FIG. 303. — Portrait de Baudelaire.  
(Communiqué par M. Alph. Lemerre.)

Et de longs corbillards, sans tambour ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme : l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. (*Spleen.*)

La pensée de la mort le poursuit. Des spectres rôdent dans les pièces groupées sous le titre *la Mort*, (cf *Le Mort Joyeux*, G.E.F.I. p. 1586). On songe à Villon (voir p. 57). Mais le réalisme de Baudelaire est brutal, son goût discutable. Cette idée : la beauté est périssable, est chez lui : *Une Charogne*, tableau repoussant. Chez Ronsard, c'est l'exquis : *Quand vous serez bien vieille*.

c) *Le besoin d'évasion*. — C'est ainsi que l'âme malade de Baudelaire se débat dans des crises douloureuses (*l'Irréparable*, *le Possédé*, *l'Irrémédiable*). Le poète est comme le chrétien en proie au démon, et il s'écrie comme lui; invoquant Dieu :

Soyez béni, mon Dieu! qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés. (*Bénédiction*).

C'est qu'en réalité il subit sa misère plus qu'il ne s'y complaît. Ses abattements ne sont pas sans appels vers un air plus pur (cf *Élévation*, G.E.F.I., p. 1582), sans un besoin d'évasion hors du banal et du laid vers du nouveau (cf *Le voyage*, G.E.F.I., p. 1589).

d) *Le culte de l'art*. — Ces élans pieux lui ont valu bien des indulgences, comme le respect de la Beauté que ce grand artiste a conservé intact (*Hymne à la Beauté*). Il déplore, à la suite de Vigny, le sort malheureux du poète dans une société indifférente ou hostile (*l'Albatros*); mais, fier de sa solitude au-dessus du vulgaire, il se consolait dans les jouissances de l'art, transfigurant par lui les réalités quotidiennes (cf. G.E.F.I., p. 1587 et 1588, *Paysage parisien* et *La Servante au grand cœur*). L'art lui a payé son culte en immortalité. Ses poèmes, à la beauté étrange et parfois morbide, aux profondeurs révélatrices d'un monde mystérieux, ont conquis le goût moderne, moins strict, qui, passant sur le Mal, a vu plutôt les Fleurs. Baudelaire a été le grand maître de la génération symboliste.

2° **Théodore de Banville** (1823-1891). — Tandis qu'un certain romantisme aboutissait à une décomposition morale, la forme, par une compensation nécessaire, devenait une armature et une excuse. *Les Fleurs de Mal* sont dédiées « au poète impeccable, au parfait magicien ès-lettres françaises », Théophile Gautier.

Banville est son disciple aussi par son amour du beau et son dédain du vulgaire (cf *Le Saut du Tremplin* G.E.F.I. p. 1659), par l'importance qu'il donne à la facture et à la rime dans son *Petit Traité de Versification française* (1872) aussi bien que dans ses divers recueils : les *Cariatides* (1842) et les *Stalactites* (1846), inspirées de l'antiquité grecque, les *Odelettes* (1857) et les *Odes funambulesques* (1857) où domine la fantaisie, les *Exilés* (1867) qu'inspire davantage la mélancolie (cf G.E.F.I. p. 1661).

Il est sans égal dans la poésie acrobatique et gavroche (cf G.E.F.I. p. 1662).

3° **Le « Parnasse contemporain »**. — Baudelaire et Banville, si divers de nature, représentent assez bien l'état de la poésie au moment où le libraire Lemerre entreprit de publier sous le titre de *Parnasse contemporain* un recueil de poésies (1866-1871-1876). Cette anthologie très variée comprenait des œuvres de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Villiers de l'Isle-Adam, de Hérédia,

Coppée, Léon Dierx, Mallarmé, Verlaine, Jean Lahor, Catulle Mendès, etc., auxquels le titre de la publication valut le nom de *Parnassiens*.

**THÉORIES ET CARACTÈRES GÉNÉRAUX.** — Ce nom était donc, à l'origine, plutôt une étiquette fortuite, que le signe de ralliement d'une école. Pourtant ces poètes très divers reconnaissent pour leur maître Leconte de Lisle, et il y avait, dans leur façon de comprendre l'art, certains traits communs.

1° **L'impersonnalité relative.** — D'abord, au contraire des romantiques, ils ne voulaient pas donner leur cœur en pâture à la foule :

Il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur, et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites. (Leconte de Lisle. Préface des *Poèmes antiques*. — Voir aussi POÈMES BARBARES, *Les Montreurs*.)

L'exemple de Baudelaire montra à quelles étrangetés le lyrisme ainsi compris pouvait conduire, et les poésies posthumes de Vigny (1864), à quelle hauteur au contraire la sérénité pouvait élever le poète. Les Parnassiens ne s'interdisent pas l'expression de leurs sentiments personnels. Mais l'effusion lyrique n'est plus l'essentiel de leur poésie, et ils y apportent, avec plus de pudeur, le souci d'analyser avec justesse leurs émotions, ou de les masquer d'un symbole, plutôt que le désir de les étaler.

2° **L'art et la science.** — A l'inspiration personnelle et sentimentale ils ont tendance à substituer une inspiration savante et intellectuelle. A leurs yeux, un paysage n'est pas seulement un état d'âme ; il a sa réalité propre. Le passé qui, pour les romantiques et même pour Victor Hugo, était souvent une vision hâtive de l'imagination, est l'objet d'une reconstitution d'après les données de l'histoire. Les problèmes métaphysiques sont abordés et discutés, au lieu d'être pressentis avec un frisson de douleur ou d'angoisse. La poésie, par l'observation, l'érudition et la philosophie, participe de l'esprit scientifique contemporain. C'est le principe que posait dès 1852 Leconte de Lisle :

L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre. (Préface des *Poèmes antiques*.)

3° **Le souci de la forme.** — Le poète se distinguera du savant parce qu'il poursuivra le beau en même temps que le vrai :

La mort peut disperser les univers tremblants,  
Mais la Beauté flamboie et tout renaît en elle,  
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

(Leconte de Lisle, POÈMES ANTIQUES, *Hypatie*.)

Plus que les romantiques qui, sauf Hugo et Gautier, ont parfois des négligences de versification, les Parnassiens veulent l'art impeccable et la technique sans défauts. Tous, constate Sully Prudhomme, sont d'accord sur ce point :

C'est chez Leconte de Lisle, il y a une quinzaine d'années, dans les réunions où il voulut bien m'admettre, que j'ai pour la première fois bien compris ce que c'est qu'un vers bien fait... J'appris à cette école que la richesse et la sobriété sont données toutes deux à la fois par la seule justesse... L'importance que les Parnassiens ont attachée à la plastique du vers, c'est-à-dire à sa beauté purement musicale, indépendamment de la pensée ou du sentiment qu'il exprime, cette importance ne peut être bien sentie que des poètes... (*Testament poétique*, Introduction.)

Ce culte de l'Art, revanche hautaine sur le despotisme et le matérialisme du second Empire, est le lien entre des poètes très différents : les uns, comme Leconte de Lisle et Hérédia, plus érudits; les autres, comme Sully Prudhomme, plus philosophes; les autres, comme François Coppée, plus familiers.

### LECONTE DE LISLE (1820-1894)

**VIE et ŒUVRES.** — 1<sup>o</sup> *Le démocrate* (1820-1848). — Fils d'un chirurgien militaire de la Réunion, Leconte de Lisle fit des séjours à Nantes dans son enfance, à Rennes, comme étudiant, mais fut pénétré pendant toute son adolescence de la luxuriante beauté de sa terre natale. Quand il fut fixé à Paris, (1845), il se lia avec des



Phot. Eug. Pirou

FIG. 304. — Portrait de Leconte de Lisle.

Fouriéristes, collabora quelque temps à la *Phalange*, et en 1848 rédigea une lettre des créoles à l'Assemblée nationale pour la remercier de l'abolition de l'esclavage.

2<sup>o</sup> *Le poète* (1848-1894). — Mais le dégoût de la politique le prit vite. Il se consacra à la poésie, groupant autour de lui quelques amis et admirateurs, et faisant pour les libraires des traductions du grec. L'Empire finit par lui donner une pension, et la République le poste de bibliothécaire du Sénat (1872). Il fut le successeur de Victor Hugo à l'Académie (1887) (FIG. 304).

Ses œuvres comprennent des poésies : *Poèmes antiques* (1852), *Poèmes barbares* (1862), *Poèmes tragiques* (1884), *Derniers poèmes* (1895), des traductions : *Théocrite* (1861), *l'Iliade* (1866), *l'Odyssee* (1867) et un

drame, adaptation d'Eschyle, *Les Erynnies* (1873).

**LA POÉSIE DE LECONTE DE LISLE.** — Les recueils de Leconte de Lisle sont des chefs-d'œuvre austères que détend rarement la grâce d'un sourire (cf G.E.F.I. p. 1560).

1<sup>o</sup> *La poésie pessimiste.* — Le meilleur souvenir du poète est celui d'un amour que la mort a tranché (voir POÈMES BARBARES, *Le Munchy*; POÈMES TRAGIQUES, *L'Illusion suprême*.) En dehors de ce « mélancolique et doux reflet d'aurore », il n'y a dans son âme que ténèbres et désespoir. Comme Vigny, il entend les cris de détresse de l'humanité souffrante :

Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,  
Plus forte que les bruits innombrables du monde,  
Cris de l'âme, sanglot du cœur supplicié,  
Qui t'entend, sans frémir d'amour et de pitié? (POÈMES ANTIQUES, *Bhagavat*.)